

Ils iraient ensuite au camp Pleakwers qu'elle formait à deux lieues de là.

L'arrivée de ses partisans venus des régions les plus lointaines du royaume, des frontières de l'Angleterre même, et malgré mille obstacles, devait produire la plus profonde impression sur le peuple et susciterait certainement un vif élan d'enthousiasme et d'ardeur chez les indécis, chez ceux qui hésitaient encore.

Marie Stuart appela.

Un de ses gentilhommes se présenta aussitôt. La reine lui tendit le pli adressé à Marie d'Avenel.

— Comte, dit-elle, montez à cheval sans tarder et remettez vous-même ceci à la dame de Claymore, dont vous me rapporterez des nouvelles. Envoyez moi aussi de suite mon secrétaire.

Un instant après, tandis que le cavalier galopait vers le manoir où Marie d'Avenel et Ellen rêvaient et attendaient, elle dictait sa réponse au chevalier.

Elle lui annonçait l'envoi des renforts destinés à lui ouvrir la route, si c'était nécessaire.

— Un des officiers de ma cour porte à cette heure, à Marie d'Avenel, le message qui lui était destiné," disait-elle en terminant.

Mais la distance était grande entre Claymore et Edimbourg : les messagers se déclaraient prêts à se remettre en route, le temps pressait.

C'est pourquoi, sans attendre le retour du gentilhomme porteur de la tendre missive de Walter à Marie, la reine fit repartir séparément les deux envoyés, par des issues dérobées.

Se rendant alors dans une salle voisine de celle de ses gardes et où se trouvaient un assez grand nombre de dignitaires, de dames de sa cour, de chefs de clans, parmi lesquels il y avait aussi plus d'un espion de ses ennemis.

— Messieurs, annonça-t-elle à voix haute, une heureuse nouvelle. Je vous avais appris que le chevalier d'Avenel et de Melrose, ce sujet fidèle, allait armer ses vassaux pour la défense et l'honneur de sa souveraine. En bien ! un message de lui nous fait connaître que, malgré les complots de nos ennemis, il est à peine à deux jours de marche d'Edimbourg.

Et la reine promena son fier regard autour d'elle, afin de scruter sur les visages l'effet de ses paroles et de découvrir les traîtres.

Quelques paupières s'étaient baissées amenant, sur ses lèvres, un hautain et douloureux sourire.

Des acclamations saluèrent ces paroles de Marie Stuart.

— Messieurs, reprit-elle en fixant particulièrement ceux des seigneurs dont le trouble avait décelé la félonie, j'ai l'intention d'envoyer un certain nombre des miens souhaiter la bienvenue à ces braves. Que ceux à qui cette chevauchée pourrait convenir se fassent connaître avant demain à notre maréchal. Et que ceux-là aient la conscience nette ou bien que leur repentir soit sincère, car l'heure de l'indulgence et de la faiblesse est passée.

Une émotion visible pesa un instant sur l'assemblée.

Marie Stuart cessait d'être seulement gracieuse et bonne : elle regardait désormais ses ennemis en face.

Un vieil officier, serviteur incorruptible des Stuarts, s'approcha d'elle.

— Majesté, dit-il en s'inclinant, merci pour vos féaux, ceux qui n'ont jamais oublié ce qu'ils doivent à la patrie, de leurs permettre de tirer enfin l'épée. De partout, des dévouements ne demandent qu'à s'affirmer, j'ai même reçu la demande d'un jeune cavalier élevé au pays de France.

— Au pays de France ? dit Marie Stuart en portant la main à son cœur en pensant au pays aimé, où elle avait été reine aussi, reine durant un temps très court de joies et de ris, terminé, hélas ! dans le deuil.

— Oui, Majesté, un adolescent presque encore, venu par delà les mers avec son suivant, afin de vous offrir ses services. Et cependant il est tout juste assez âgé pour servir dans vos pages.

Et craignant que ces dernières paroles ne vinssent à nuire à celui dont il présentait la requête.

— Mais son regard est fier et résolu déjà, et son serviteur affirme qu'il manie vaillamment l'épée.

— Vous prenez bien chaudement son parti, capitaine : c'est donc qu'il en est digne, car si tous vous ressemblaient dans le royaume, l'Écosse serait grande et forte.

Le vieux soldat s'inclina en rougissant.

— Mais votre protégé vient de France, dites-vous, nous offrir de verser son sang pour le trône des Stuarts, eh bien ! je le verrai, amenez-le !

Et elle sortit, une rêverie mélancolique dans les yeux, au souvenir du gentil "pays de France" qu'elle avait chanté en des vers inoubliables, inoubliés, ce pays qu'elle aimait toujours, et qu'elle ne devait plus revoir condamné par le sort à périr sous la hache de sa cruelle ennemie, Elisabeth d'Angleterre.

## LXXXI. — UN NOBLE VISITEUR

Nous avons vu, à des pages précédentes, Julien et son brave compagnon, Jock l'ancien pirate, débarquer à Edimbourg.

Le pupille d'Henri de Mercourt, l'élève de Jean Dacier et ne l'infortuné et l'héroïque Martial, s'était, on s'en souvient, dirigé ensuite vers le palais de la reine.

Escorté du matelot dont la taille énorme le dominait, il s'était présenté au corps de la garde située à l'entrée principale et, avec une noble assurance, avait demandé à parler à l'officier qui commandait le poste.

Celui-ci était sorti, avait écouté la requête du jeune homme qui lui demandait d'être enrôlé parmi les soldats de la reine.

C'était le vicil officier que nous venons de voir adresser la parole à Marie Stuart.

La requête de l'adolescent l'avait frappée, son visage imberbe, ses traits juvéniles malgré sa taille presque formée déjà, la langue écossaise qu'il parlait avec une absolue pureté, malgré le léger accent étranger qu'il avait contracté durant ses longues années passées en Bretagne avait attiré son attention.

Guerrier blanchi dans les combats, il avait eu peur pour l'enfant.

Mais l'aspect de Jock, de l'énorme colosse paraissant veiller sur l'adolescent avec un regard attendri, l'avait impressionné et un peu rassuré.

Et il avait promis au jeune postulant de songer à lui.

Il venait de tenir parole, et son intercession avait même dépassé les espérances conçues par Julien.

Le fils du chevalier d'Avenel était allé se loger dans une auberge du port à l'enseigne de l'*Ancre d'Espérance*.

Jock, chez qui l'odeur du goudron et les relents de marée étaient pleins d'un inconscient attrait, l'avait remarquée dès leur débarquement.

Et il en avait donné lui-même l'adresse à l'officier, quand celui-ci lui demanda à Julien où il le trouverait pour lui faire savoir si sa demande serait agréée, vu son extrême jeunesse.

Son extrême jeunesse ? Le vieux gentilhomme avait eu un sourire presque paternel, en voyant comment Julien s'était redressé à ces mots.

Et il se souvenait de cette fierté native révélant l'homme de race, en se rendant à cette heure à l'*Ancre d'Espérance*.

Jock était sur la porte de l'auberge.

Il regardait d'un œil de critique un trois-mâts aux formes sveltes, se demandant qu'il n'aurait cependant pas tenu deux heures devant le *Porwart*, le navire de l'ancien maître pirate auquel le reportaient des souvenirs si tristes.

— Le capitaine Harrys était un bandit sans excuse, murmura-t-il, remémorant les belles et sanglantes courses d'autrefois, mais c'était tout de même un rude marin.

A ce moment, une main se posa sur sa large épaule.

L'ancien pirate se retourna brusquement, se figurant, en bon matelot superstitieux, que c'était son ancien capitaine à qui il était en train de songer.

Mais il se trouva face à face avec un officier des gardes de la reine.

Il reconnut aussitôt le capitaine à qui s'était adressé Julien.

— Votre jeune maître est-il chez lui ? questionna ce dernier.

Son maître ? Jock ne songea pas à s'étonner. L'affection qu'il portait à Julien tenait en effet de ces aveugles dévouements qu'ont souvent les vieux serviteurs pour les enfants qu'ils ont vus grandir.

— Il est, dans sa chambre, occupé à polir religieusement la lame de son épée, messire capitaine, répondit-il.

Et, sur la prière du gentilhomme, il le conduisit auprès de Julien.

Une vive rougeur monta aux pommettes de l'ancien pauvre petit mousse, en voyant un tel visiteur dans le modeste taudis qu'il partageait avec le matelot.

Celui-ci du reste, aurait couché à terre, en travers de la porte, plutôt que de le laisser seul, loin de sa protection.

Le trouble du jeune homme augmenta encore lorsqu'il apprit que la reine demandait à le voir.

(À suivre.)

## LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le suit, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.